

Lamartine, *Le Livre du Centenaire*, études recueillies et présentées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, 375 p.

Clément Moisan

Volume 5, numéro 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500244ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500244ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moisan, C. (1972). Compte rendu de [Lamartine, *Le Livre du Centenaire*, études recueillies et présentées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, 375 p.] *Études littéraires*, 5(2), 325–327. <https://doi.org/10.7202/500244ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Beuve affirmant que René était le portrait de sa génération. Comme le critique, nous pourrions dire aussi qu'il « est le nôtre ». Mais M. Gautier le suggère sans le dire. « La vie, écrit-il, n'est plus considérée aujourd'hui comme un *don*, et nombre de jeunes, comme René, se soustraient volontiers aux charges de la société, refusent de « prendre un état ». Ils refusent de croire comme René « qu'il n'y a de bonheur que dans les voies communes ». (p. 16-17). Nous aurions aimé qu'il explicitât quelque peu cette idée, qui eût pu redonner à *René* une certaine actualité. Si cette œuvre mérite d'être relue, elle ne le sera que par nous. Il fallait peut-être dire clairement en quoi elle nous convient et comment résonne de nos jours l'histoire de ce jeune homme aux «goûts inconstants », qui ne peut « jouir longtemps de la même chimère », est « la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de [ses] plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée » (p. 47). Il n'est sans doute pas de moment plus propice pour retrouver le sens et l'opportunité de cet appel des « orages désirés » qui doivent nous « emporter [...] dans les espaces d'une autre vie » (p. 50).

Clément MOISAN

Université Laval



LAMARTINE, le Livre du Centenaire, études recueillies et présentées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, 375 p.

Deux années fastes pour la commémoration de centenaires :

1969, de la mort de Lamartine et de la naissance de Gide ; 1971, de la naissance de Valéry et de Proust. C'est à ces occasions qu'on provoque les rencontres-colloques et, qu'un peu plus tard, on en publie les actes. Ce genre d'ouvrages est souvent un assemblage d'études hétéroclites, toujours savantes et parfois ennuyeuses. Le recueil que présente Paul Viallaneix, placé sous l'égide du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'université de Clermont-Ferrand, tente pour sa part de réhabiliter Lamartine, le poète et le politique. En cela, le livre se donne un but précis qui lui confère son unité : il « voudrait être un appel ».

Et il l'est en effet. Curieusement les thèmes, le ton, l'orientation des articles concourent tous à réactualiser l'homme et l'œuvre. Plus d'ailleurs que la simple instruction d'un procès de réhabilitation, comme on en fait chaque année pour beaucoup d'auteurs disparus, c'est une lecture et une interprétation modernes de Lamartine à quoi ces études nous convient. Comme le dit le préfacier : « des hommes de bonne volonté se sont réunis pour se porter à sa rencontre et pour le retrouver

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même. »

« Tel qu'en lui-même » : ainsi pourrions-nous caractériser la recherche générale que se proposent les auteurs, tous universitaires. Et le mouvement vers l'intérieur apporte des vues nouvelles sur le poète et le prosateur. « Les eaux lamartiniennes », dont parle Paul Viallaneix, ont plus à symboliser que l'écoulement des choses ; elles mettent en évidence, outre

le projet moral, les « fantaisies érotiques » de Lamartine, qui rappellent au cœur des *Méditations* le souvenir du *Cantique des cantiques*. Ici se mêlent, et parfois se confondent, les images de sagesse religieuse, « La sagesse supérieure du pilote », à celles du désir amoureux, également excité par le mouvement de l'eau et des flots.

Ce que le commentateur touche incidemment, la poésie amoureuse et érotique de L., un autre, Jean Gaudon, l'explique brillamment. Car le « Lamartine en proie à des convoitises peu avouables » (« Monsieur de Lamartine a décidément d'étranges rêveries ») doit bien un jour ou l'autre s'exprimer. Et « tant pis, ajoute l'exégète, s'il fait la vie dure au gentilhomme épris de respectabilité ». Ce sont là, revêcues, les « infortunes de la vertu ».

Quoi qu'il en soit des débats internes de l'homme, c'est d'abord du poète qu'il s'agit. Celui-ci n'est pas encore loin de Delille, mais il le dépasse en ce qu'il « orchestre et transpose les procédés de la poésie descriptive, dans le sens désiré par ses fondateurs, en amalgamant la fresque naturaliste, le drame de la condition humaine et les méandres de sa vie spirituelle » (E. Guitton, p. 357). D'où peut-être ce besoin chez lui « d'équilibre, d'harmonie », dont sa poésie serait l'expression parfaite. Dans une étude fort précise, Marcel Schaettel montre les qualités techniques (harmonie, équilibre, mouvement) de la poésie lamartinienne. « Lamartine poète n'est pas toujours *femmelin*, écrit-il ; il est même assez souvent viril. — Pas seulement Cygne, parfois Aigle royal » (89). La poésie de Lamartine est bien double, « expansion et concentra-

tion » (A.J. Steele). L'abondance des adjectifs plus ou moins contradictoires qui la définissent selon L. lui-même souligne cette double orientation du mouvement créateur : « un langage plus pénétrant, plus harmonieux, plus sensible, plus imagé, plus crié, plus chanté, que la langue habituelle » (*Cours familier*, 1^{er} Entretien, IV).

Ce recueil n'oublie pas, bien au contraire, le politique. Louis Le Guillou étudie le « Résumé politique du Voyage en Orient » où Lamartine a exposé ses vues sur la Révolution française ; Francis Ley considère Lamartine politicien à travers les yeux du baron de Krüdner qui, en 1848, écrivait dans ses *Impressions* : « Malheureusement pour la France, l'aveugle Lamartine est le plus grand orateur des temps modernes et toutes ces impulsions suprêmes qu'il a imprimées ont été le germe des événements les plus funestes ». L'action politique est passée au crible par deux juges importants de l'époque : Proudhon et Kierkegaard. Ce dernier en souligne surtout la vanité qui serait le fruit d'une erreur sur la manière d'arrêter le mouvement révolutionnaire.

Comme nous ne saurions rendre compte de toutes les études, signalons au moins pour information celles de deux professeurs de Bucarest sur « Lamartine et la Roumanie » et les « étapes de l'accueil de Lamartine en Roumanie » ; celle du professeur Sándor Luckácsy de Budapest sur « Lamartine et Petöfi » ; enfin de Han Van Berkel, de La Haye : « Quelques correspondants de Lamartine en Hollande ». C'est parfois de l'étranger qu'on mesure le mieux la portée d'une œuvre et la

valeur d'un homme. Et que se réalise l'adage : « Nul n'est prophète en son pays ».

Mais c'est en France même qu'on redécouvre Lamartine, *Le Livre du Centenaire* veut hâter la fin d'une injustice et mettre un terme à l'oubli. Le moment est propice puisque le romantisme semble jouir d'un renouveau de faveurs parmi les jeunes générations. Et « sous la poussée d'une jeunesse qui s'avise que la prospérité de l'âge industriel ne fait pas, dans tous les cas, le bonheur de l'humanité, « le train de notre temps » se précipite. La liberté que Delacroix avait juchée sur les barricades de juillet sort d'un long sommeil ; elle n'y a perdu que son drapeau tricolore. D'un même élan, Lamartine pourrait bien nous revenir de Saint-Point, rallier les suffrages qui lui manquèrent le 10 décembre 1848 et gagner son pari sur l'avenir ».

Clément MOISAN

Université Laval



François BILODEAU, **BALZAC et le jeu des mots**, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, 230 p.

Sous ce titre d'une grande extension, François Bilodeau présente en fait une étude détaillée des idées, des thèmes, des situations, des structures narratives et de l'utilisation du langage dans *la Peau de chagrin*. L'extension du titre est toutefois justifiée par l'avant-propos où se trouve clairement exposée la méthode critique que l'auteur tente d'élaborer et d'illustrer, par le choix de l'œuvre étudiée,

enfin par la continuité que François Bilodeau dégage entre elle et les œuvres postérieures, et surtout antérieures, dites « œuvres de jeunesse », de Balzac.

La critique considère généralement que la parution de *la Peau de chagrin* en 1831 marque l'entrée de Balzac dans la maturité ; elle cherche et trouve dans cette courte mais riche « étude philosophique » beaucoup des éléments qui constitueront les thèmes et les idées-force de *la Comédie humaine* et certains de ses personnages ou de ses types de personnages caractéristiques.

Pour éclairer la signification et l'importance de tel ou tel thème, idée ou procédé technique, Bilodeau indiquera lui aussi comment ils s'épanouissent ou évoluent dans tel ou tel roman postérieur. Mais en outre il a lu ces « œuvres de jeunesse » que dédaignait naguère la critique, et il y a discerné, épars, exagérés, naïfs, « sauvages », énoncés dans la forme du romantisme feuilletonesque, ces mêmes situations, motifs et thèmes. A ses yeux, *la Peau de chagrin* n'est donc pas seulement un livre-point-de-départ, mais aussi une œuvre-charnière dont l'étude va lui permettre de reconstituer le processus, la continuité et la cohérence de la création balzacienne.



Dans la première partie du livre, « Les voies de l'anti-destin », François Bilodeau recense et identifie les situations, les idées, les thèmes qui apparaissent dans *la Peau de chagrin* et montre qu'ils se trouvaient déjà dans